

World
Trade
Center

Le 11 septembre 2001, je sortais de l'école, j'avais quinze ans. Sur le chemin, j'ai vu des personnes en pleurs. Je me suis demandé ce qu'il se passait. Je suis rentré chez moi, j'ai allumé la TV et j'ai vu un avion rentrer dans une tour. J'ai changé de chaîne : pareil. Puis une autre. Encore une autre. Toujours la même image d'un avion s'écrasant sur les plus grandes tours de New York. Je voyais des personnes se jeter par les fenêtres. Cela m'a choqué. Ce fut un jour inoubliable, malgré moi. Ça m'a marqué, jusqu'à aujourd'hui.

J'ai 14 ans. Je sors du collège. Je suis en 4e. Je prends le bus pour rentrer chez moi. Il fait beau. Je viens de déménager mon salon. Il est grand avec le balcon. J'ai une nouvelle télé. Quand j'allume la télé, je vois les événements qui vont marquer la décennie. Maintenant, quand je vois ces photos, rien ne m'inspire. Peut-être la désolation.

Bataclan

2015

Saran

J'étais incarcéré à la prison de Saran. Du fond de ma cellule, avec mon codétenu, nous écoutions de la musique et fumions des gros joints afin de tuer le temps, et nous jouions aux cartes. Mon téléphone retentit. C'était ma femme, paniquée, au travail dans un restaurant près de Voltaire. Elle m'expliqua qu'un acte terroriste venait d'être commis au Bataclan. Elle était en pleurs. Elle, ses collègues et sa cheffe, ainsi que les clients ont dû se mettre à plat ventre dans le restaurant à cause des coups de feu qui retentissaient dans la rue et la foule, qui

était affolée, courait dans tous les sens pour s'abriter. J'allumai la télévision et coupai la musique. Je mis la chaîne BFM-TV et effectivement, c'était la débandade. Toujours au téléphone avec ma femme, la police du GIPN a fait irruption dans le restaurant où elle travaille. Ils ont mis les gens en joug, que ce soit le personnel ou la clientèle, car il fallait qu'ils s'assurent qu'aucun terroriste ne se cachait parmi les gens apeurés. Ma femme a dû raccrocher, du coup j'ai attendu avec impatience qu'elle me rappelle car l'inquiétude me gagnait au plus haut niveau. Je ne lâchais pas ma télé du regard, je ne voulais rien rater de ce qu'il s'y passait.

Après deux heures d'attente, ma femme me rappelle. La situation a été maîtrisée. Je fus soulagé. Quelques instants plus tard, grâce à Dieu, elle a pu rentrer chez elle sans encombre et j'ai pu enfin préparer ma gamelle : une petite quiche au poulet bien assaisonnée accompagnée d'une salade de riz et d'un Oasis Tropical.

CPE

Je me souviens de cette année scolaire 2005 ou 2006. Il me semble me rappeler que nous traversions la période hivernale et que la France entière, dans mes souvenirs, manifestait. En particulier toute la jeunesse qui allait entrer dans le monde du travail. En effet, à cette époque-là, était proposée ou venait d'être adoptée une loi, concernant les jeunes voulant faire partie de la population active et à qui on pouvait proposer, en tant que patron, un contrat d'embauche - appelé CPE : contrat première embauche - au jeune futur employé. Je me souviens que beaucoup de manifestants étaient dans les rues, les étudiants bloquaient le fonctionnement normal des facultés et moi-même, étant en première ou deuxième année postbac à cette époque, je comprenais alors que ce contrat d'embauche visant directement les plus jeunes arrivants sur le marché du travail n'était donc pas bien perçu par la population. Je ne le savais pas à ce moment - étudiant,

j'avais 19 ou 20 ans - j'étais dans une filière professionnelle paramédicale qui m'orientait vers un métier libéral, donc censé devenir mon propre patron et les lacunes que j'avais accumulées en notions politiques faisaient que je ne me sentais pas concerné par cette loi. Mais j'ai compris qu'elle devait vraiment être désavantageuse pour les jeunes employés car il me semble qu'elle permettait à un patron de licencier un jeune salarié au bout d'une courte période sans avoir besoin d'en justifier la raison. Pour moi, à cette époque, les manifestations de cette ampleur ne concernaient que les adultes d'un âge plus avancé. Cela me rappelait ce qu'on me racontait des événements de mai 1968. Mais mon manque de connaissances en politique et le peu de références que j'avais en tête m'avaient laissé à ce moment sur une image anxieuse et négative du monde du travail et du salariat. Finalement, je n'aurai pas obtenu mon diplôme paramédical, et j'ai donc dû me reconvertir dans un métier en tant que salarié.

Je me réveille un matin. Un matin d'hiver 2005 ou 2006, je me prépare pour aller en cours comme d'habitude. Je ne suis pas en avance. Je bois vite fait un café en fumant une cigarette et je pars de chez moi en courant, espérant ne pas rater le RER qui me permettra d'arriver juste à temps pour ma première heure de cours. Et qui vois-je en étant presque arrivé à la gare ? Un de mes meilleurs amis qui, lui, en sortait. Je prends le temps de lui demander ce qu'il fait, lui étant censé aller en direction de sa faculté. Il me répond que sa fac est bloquée par les manifestations, qu'il y a passé toute la nuit, n'a pas dormi et qu'il rentre chez lui. Moi, de mon côté, je me dépêche pour rattraper le train, direction mon école, laquelle n'est pas en blocage. Je ressens un décalage entre mon ancien camarade de lycée et moi, et les jeunes qui manifestent dans les rues. Ils ont mon âge, ils pensent à notre avenir.

Crash

Air

Yemenia

Je ne me souviens plus de la date exacte mais je pense que cela s'est passé en 2009. Je devais être âgé de 14 ou 15 ans.

Il y avait un avion de la compagnie Air Yemenia au départ de la France qui avait une escale au Yémen pour arriver aux Comores.

Avant de résumer cela ; étant jeune j'avais déjà pris cette compagnie pour aller aux Comores. Et je me souviens que pour

le trajet France-Yémen, l'avion était en parfait état. Mais la deuxième partie du vol Yémen-Comores, c'était tout le contraire, avec le changement d'avion. Comme des ceintures défectueuses ou des gilets de sauvetage ou bien des masques à oxygène qui tombent de leur compartiment. Et j'en passe... Je n'ai plus trop de souvenirs. Il y avait déjà eu plusieurs plaintes mais aucune suite.

Bon, revenons-en aux faits. Cette année de 2009, l'avion s'est crashé en causant la mort de centaines de personnes. Sauf une unique survivante. Une jeune fille. Son prénom voulait dire « chance » en Comorien.

Crise

du

CPE

Parmi les nombreux événements historiques à caractère politique qui me viennent à l'esprit, je pense en particulier à la « crise du CPE », qui a eu lieu, si mes souvenirs sont bons, durant l'année 2006. Pour rappel, le gouvernement en place, dirigé il me semble par Dominique de Villepin, sous le mandat de Chirac, avait pris la décision de faire une loi appelée « Contrat première embauche » censée favoriser l'insertion professionnelle des jeunes, en particulier des étudiants. Ce projet de loi, d'abord passé presque inaperçu dans les médias, a très vite suscité des émois et des contestations quand les étudiants, d'ordinaire très contestataires, s'en sont emparés. La contestation fut d'autant plus vive dans certaines universités, comme Nanterre et Paris IV Sorbonne. Très vindicatives, elles furent l'épicentre de l'opposition. J'y étudiais à ce moment-là.

J'étais en 3e année de Licence de philosophie. L'université Paris IV Sorbonne est divisée en deux annexes : l'annexe de la Porte de Clignancourt était faiblement touchée mais l'annexe principale faisait l'objet de barricades, si bien qu'il était devenu impossible d'y entrer. L'université s'était transformée en camp de retranchement qui pouvait faire penser aux crises de Mai 68.

En effet, la crise d'abord purement estudiantine semblait s'étendre à l'extérieur avec la tenue de nombreuses manifestations qui dégénérent vite, au fur et à mesure. Ça devenait une crise sociale, économique et culturelle, un conflit intergénérationnel, politique aussi, avec un bras de fer entre le gouvernement et les étudiants opposés.

Moi je me trouvais au milieu de tout ce cafouillage, ni pour ni contre cette mesure, que je ne comprenais pas, qui me paraissait loin alors que je ne souhaitais qu'une seule chose : aller étudier en paix afin de boucler mon

curus scolaire. Mais j'étais systématiquement débouté devant les barricades, comme mes autres camarades, à chaque fois qu'on tentait de rentrer.

La pression personnelle allait crescendo parce qu'il se disait que ces mouvements de contestation qui avaient lieu mi-avril, pouvaient compromettre la bonne tenue des partiels de fin d'année en mai-juin. Le projet était vivement contesté, par une frange d'étudiants de plus en plus large, non seulement sur le fond mais aussi sur la forme parce qu'il était reproché au gouvernement de chercher à faire passer une loi sans concertation, sans vote, sans que les syndicats étudiants aient été conviés à la table des discussions ; mais même parmi les étudiants, les tensions s'exacerbaient, entre d'un côté les « jusqu'au-boutistes » et de l'autre les étudiants qui demandaient la levée des blocus.

La violence était partout. La crise s'éternisait. Personne ne voyait d'apaisement à court terme. Aujourd'hui, je suis âgé de 39 ans, j'avais 22

ans au moment où la crise du CPE a eu lieu. Le temps qui a passé depuis me permet d'analyser les choses, rétrospectivement, avec beaucoup plus de recul et un regard davantage objectif.

En 2006, je suis, sur le plan personnel, englué par des problèmes familiaux récurrents, de toutes sortes, qui me minent quotidiennement l'esprit. Dans ces conditions, l'école devient pour moi une sorte d'échappatoire, un moment et un lieu où je peux comme mettre entre parenthèses mes ennuis personnels pour pouvoir me concentrer sur d'autres choses. D'autant plus que j'ai toujours été passionné par les études car je souhaitais à terme, devenir enseignant, comme l'avait été mon père, pour qui j'ai de l'admiration. Il faut savoir que j'habite loin de la capitale, à Garges-Lès-Gonesse. Au nord de l'Île-de-France, si bien qu'il me faut 1h aller et autant pour le retour pour me rendre à l'université. Paris IV Sorbonne est divisée en deux annexes très éloignées sur le plan géographique. Comme je suis à la fin de mon premier cycle universitaire, je dois principalement me rendre

porte de Clignancourt pour pouvoir assister à mes cours.

Je suis les débuts de la crise CPE de très loin. D'abord parce qu'à cet âge, les préoccupations politiques, économiques et sociales de la sorte me semblent très éloignées de mon projet à court terme. Ensuite parce que l'annexe de la porte de Clignancourt est faiblement touchée. Mais rapidement, le feu se propage depuis l'annexe principale jusqu'à Clignancourt. Les blocages se multiplient au fur et à mesure que la crise s'enlise au point qu'il n'est plus possible de pénétrer dans l'enceinte de la fac pour aller étudier. Je suis systématiquement rembarqué à chaque tentative de pénétration. Il ne m'est pas possible de discuter avec les étudiants à l'origine des barricades. La situation commence à m'énerver car je dois à chaque fois faire la navette entre chez moi et l'université pour rien, plusieurs fois par semaine. Au bout d'un moment, dépit, je décide de rentrer chez moi d'où je suis l'actualité avec fébrilité et inquiétude. D'autant plus qu'il se murmure que l'année pourrait être suspendue

en cas d'enlisement de la crise. Sans m'en rendre compte, l'affaire commence à me politiser de plus en plus. Je m'intéresse à la crise pour elle-même, indépendamment de ses répercussions directes sur ma vie, j'adopte un point de vue de plus en plus tranché en espérant, d'une part, que le gouvernement revienne en arrière devant l'entêtement des étudiants contestataires, de plus en plus nombreux et, d'autre part, qu'ils fassent tout pour débloquer les facs bloquées, au plus vite.

LKP -
Liyannaj
Kont
Pwofitasyon

(Comité
contre le
profit)

Ceci s'est déroulé sur mon île, la Guadeloupe (97.1). Après plusieurs décennies de profits, le peuple guadeloupéen s'est réveillé en faisant une grève qui, jusqu'à aujourd'hui, hante mes pensées. 40 jours de grève, 40 jours de blocages, 40 jours où tout s'est arrêté. Mars 2009, si je me souviens bien : des jours pas comme les autres, c'était compliqué de circuler la nuit, toute l'île sous couvre-feu de 18h à 6h du matin. Interdiction de sortir mais je ne comprenais point comment au réveil, en écoutant les infos à la radio, comment les grandes enseignes de distribution arrivaient à se faire cambrioler. De plus, chaque personne qui se faisait arrêter, je dis bien chaque personne, passait un de ces mauvais quart d'heure avec les forces de l'ordre. Les journées paraissaient infernales, tout était fermé, tout le monde allait manifester, pas de boulangerie ouverte, pas d'épicerie. Je ne vous raconte pas la galère pour trouver à manger. Heureusement mes deux parents n'allaient

pas manifester ensemble, ma mère restait à la maison et mon père, lui, y allait tous les deux jours. Les jours où il n'y allait pas, il partait soit à la chasse, soit à la pêche et dans tous les cas, il trouvait toujours le moyen de ramener quelque chose. On n'avait pas le choix. On ne mangeait pas à notre faim parfois. Mais il fallait faire avec, de toute façon toute la Guadeloupe était condamnée ainsi, le port maritime où rentraient les conteneurs était bloqué. Concombre - sardines le matin ; fruit à pain - poisson le midi et le fameux Bokit d'or le soir, c'est ainsi que j'appelais le bokit du soir, c'était juste ma façon d'appeler ce sandwich typique des Antilles.

Un matin comme une habitude, le coq s'est mis à chanter Cocorico :

« Debout, tout le monde ». Pour moi, c'est ce que ça voulait dire. J'avais pour habitude de me réveiller tôt au quartier, c'était comme ça quand il n'y a pas école, on joue dehors toute la journée. Mon père, on dirait que lui, il ne dormait pas. Je pensais pourtant me lever tôt, mais lui était déjà là, écoutant la radio sur la table de la cuisine. Ce

matin-là semblait comme tous les autres, pour moi.

Juste au moment où je finissais de chauffer mon lait, une voix soudainement prit la parole à la radio.

« À compter de ce soir, jusqu'à une durée indéterminée, l'EDF nous rejoint et nous allons couper le courant. Ceci n'est pas une punition. Je répète, ceci n'est pas une punition. Nous faisons cela pour que les choses bougent. » Un silence surgit.

« Gasson, sa kay vinn rèd ». Ça va devenir dur, dit mon père. J'étais sûr d'avoir entendu, mais je n'avais pas compris. Ça faisait deux semaines et demie de grève, une semaine qu'ils s'amusaient à couper l'eau et là ils annonçaient que ce serait le courant. Là, ce serait vraiment dur. Mon père avait raison ce jour-là. Je n'avais même pas pris de céréales avec mon lait, je l'avais bu direct, mes amis et moi on avait pour habitude que le premier qui se réveille, réveille les autres. Une fois fini mon lait, j'ai couru réveiller les autres, leur annoncer ce qui avait été dit. Il était peut-

être midi ou 13h, on était cinq dans la chambre de Lejay, mon meilleur ami, quand j'entendis mon père m'appeler, j'ai vite compris que c'était l'heure du déjeuner. À tout à l'heure dis-je à mes potes.

Une fois à table, en famille, on dégustait un bon fruit à pain grillé et du poisson frit quand on entendit à la radio qu'il changeait les horaires du couvre-feu. Deuxième mauvaise nouvelle de la journée. Le couvre-feu était de 18h à 6h00 du matin de base. Et voilà que maintenant, il passait de 14h à 6h00. Quelle galère. D'un côté, les grévistes qui bloquent tout et de l'autre, les forces de l'ordre qui fixent des horaires de sortie pour éviter tout mauvais incident. Ma mère qui dit « Yo ka fé moun chié ». Combien de temps allons-nous durer ainsi ? Dans ma tête, la petite voix me répétait : ils ne vont quand même pas nous empêcher de jouer au quartier après avoir fini de manger ? Je débarrassai la table et sortis dehors. Mes parents ne m'ayant rien dit, pour moi c'était acquis. Mais ce moment de petite joie allait changer. L'après-midi, on avait pour

habitude de se balader à vélo. À peine arrivé chez Ludo, j'étais donc à vélo, quand j'ai croisé la gendarmerie. Ils se sont arrêtés à mon niveau, m'ont demandé où j'allais. Je leur ai dit que j'allais chez mon voisin. Il m'ont ordonné direct de rentrer chez moi. Comme un renard rusé, j'ai répondu « d'accord » et j'ai fait demi-tour. Mais en réalité, j'allai prendre un autre chemin. Mais contre toute attente, on s'est recroisé à peine une minute plus tard. L'un d'eux qui connaissait mon père prit le haut-parleur et dit :

« Ti-misié V., rentrez a kaz aw et nou kay aw vwé fanmi aw ». Petit V., rentre chez toi, nous allons rendre visite à ta famille. Là, j'ai vite compris que leur histoire de couvre-feu, c'était du sérieux. En deux temps, trois mouvements, j'étais déjà devant chez moi, vélo appuyé contre le mur. Je les attendais quand ils arrivèrent au bout du chemin, j'appelai mon père à haute voix. « Papa mi police là » Papa, voici la police. Celui qui le connaissait descendit de la voiture et dit « Missier V., pas laissez an lari la sé jou la pa di an qa avertiw. » Monsieur V, ne le laissez pas dans la rue ces jours-ci. Ne dites pas que

je ne vous ai pas averti. Ils se mirent à part avec mon père. Ils parlèrent cinq minutes puis repartir. Alors, mon père m'a expliqué qu'ils avaient eu pour ordre de mettre toute personne ne respectant pas le couvre-feu en garde à vue et cette personne était condamnée à payer une amende de 250€. Ils ont vraiment réussi. Mon père ne voulait pas de souci. Pour la première fois, il m'interdisait de sortir. Que faire ?

Alors, qu'auriez-vous fait ? Comme je vous ai dit, cela me hante encore aujourd'hui, presque quinze ans après la grève. La grève n'a pas vraiment fait bouger les choses, il y a toujours des conflits contre la vie chère en Guadeloupe, mais certains profits ont été reconnus et donc ont été réévalués.

4 événements marquants

loi sur les shooteuses

sang contaminé

traité de Versailles

inflation

Loi sur la vente des shooteuses 1980

Bon voilà, les débuts de l'héroïne c'est le sujet que je n'ai pas du tout accepté. J'avais à ce moment-là 15 ans. Au temps de Mitterrand, il se disait à la télé que LA solution pour que les toxicos arrêtent la drogue et qu'ils arrêtent aussi de jeter leurs shooteuses n'importe où, dans les bacs à sable où les enfants jouaient, il fallait arrêter la vente des seringues. Mais bon, alors que c'était l'arrivée du SIDA, ce qui n'avait pas été prévu c'est qu'une shooteuse servirait à plusieurs toxicos. À cause du manque de seringues, les drogués se prêtaient la shooteuse puisqu'il fallait une ordonnance pour acheter une shooteuse. Alors là, m'envahit l'énerverment sur cette loi qui a détruit et tué des personnes. Celui qui était séropositif donnait le virus qui contaminait ensuite, de personne en personne. C'était LÀ le problème : il se propageait partout, dans toutes les villes, puisque comme il se disait que c'était une maladie que seuls les homosexuels attrapaient... Voilà, cette loi a fait beaucoup de mal. Vraiment. Ce n'était pas la solution. Voilà,

les morts et la peine de beaucoup de proches des personnes qui sont décédées, ça m'a marqué. Vraiment.

La mémoire me revient. Rapport à mes deux frères qui étaient toxicomanes. Ils ont commencé la drogue avec des personnes qui étaient déjà accrochées à l'héroïne et qui leur ont fait goûter cette drogue. Était-ce un effet de mode ? Cette personne qui a fait goûter, je l'appelle Satan. Ils ont essayé pourtant. Ils avaient un travail et leur vie était parfaite. Moi j'étais à l'école, j'avais 14 ans, je pense.

On était une famille sans histoire. Jusqu'à la venue de celui qui se disait un ami. En réalité, il voulait que mon frère se retrouve dans le même état de manque que lui. Mon frère ne connaissait pas la descente en enfer, il ignorait que ce drogué allait le détruire complètement. Il sniffait, au début. Et très vite, il a commencé à s'injecter l'héroïne dans les veines. Au début, ils avaient chacun leur seringue. Achetée à la pharmacie. Chaque jour ou après quelques jours, ma mère les voyait complètement endormis, debout. Mon frère se shootait dans

les toilettes. Ma mère pensait qu'il buvait de l'alcool à cause de son état. Mais il ne sentait pas l'alcool. Alors, il devait être fatigué.

Un jour, les voisins ont reconnu son état et ont informé ma mère. Ils savaient les dégâts. Alors on a renvoyé mon frère en Algérie pour décrocher. Mais il revenait et touchait encore. Puis la drogue s'est généralisée dans la banlieue. Il y avait des overdoses de partout et toute ma famille était triste de le voir dans cet état. Il y a eu aussi des choses qui disparaissaient. Chez moi, mon frère a volé pour sa consommation.

Puis la loi sur les shooteuses est apparue, au début mon frère ne prêtait pas sa shooteuse. Question d'hygiène peut-être. Mais il ne savait pas encore qu'on pouvait attraper le virus. Jusqu'à ce qu'ils se prêtent leurs shooteuses entre amis, à cause des manques de seringues. Et dès qu'ils avaient leur came il fallait se shooter tout de suite et augmenter la dose pour sentir la descente. En enfer.

Alors, le virus du SIDA a été connu et comme ils se prêtaient les shooteuses, on savait qu'il y avait un danger. Même chez moi, il ne fallait

pas laisser traîner les rasoirs. On n'avait plus confiance. Notre famille était détruite. Le mal était apparu, mon frère était séropositif. Par chance, sa femme et son fils ne l'ont pas attrapé. Même après ça, ils se sont séparés, en 89 - 90. Mon frère avait maigri. Malgré un complément alimentaire, il maigrissait. Et faisaient des allers-retours à l'hôpital jusqu'à l'année 90, alors il ne sortait plus de l'hôpital. Il souffrait, il a demandé à partir car il n'en pouvait plus mais il est décédé en décembre 1990, à 32 ans.

C'était dur pour toute la famille, malgré les personnes aidantes, leurs copains mouraient un par un du sida et d'overdose aussi. Il y avait des associations qui essayaient de les aider. En les amenant en vacances par exemple. Mais pour beaucoup, c'était trop tard. Quand les dealers se mettaient eux aussi à toucher, alors ça en revanche, ça ne m'attristait pas, bien au contraire. La roue tourne. Mais malgré les préventions en direction des plus jeunes avec « Touche pas à cette merde ». Il y en a qui sont tombés dedans.

Et malgré la perte de beaucoup de personnes

qui sont mortes, maintenant c'est la cocaïne ou le crack, encore et encore. On n'a pas trouvé la solution du problème de la drogue. Jusqu'à 2023 ou Palmade a fait des dégâts à cause de la drogue. Je ne connais pas la solution. Il y en a marre. Les femmes, les hommes touchent malgré les dégâts que ça fait. Le monde est triste et ils ont besoin de ça pour être mieux. C'est de pire en pire, le crack me rappelle l'héroïne, ça fait mal. J'ai eu la chance de ne pas y toucher. J'ai vu de mes yeux les dégâts que ça faisait et là ni je fume, ni je bois, ni je me drogue. Au moins ça m'a servi. En voyant les exemples devant mes yeux, j'espère que la nouvelle génération ne tombera pas dans ce piège. Il suffit d'une première fois pour rentrer dans cette descente en enfer. J'espère de toutes mes forces que ça s'arrête une fois pour toujours. Et vraiment, j'espère que le livre d'Anthony Passeron servira d'exemple pour les jeunes, pour la nouvelle génération. Jamais je n'oublierai, comme lui, jamais de ma vie, ma famille et toutes les familles qui ont eu des enfants, frères, sœurs, parents, ne peuvent pas oublier ça. Ça revient

en mémoire et quand je vais au cimetière pour voir mon frère, la mémoire me revient ainsi que la souffrance de ma mère. Merci d'avoir fait cette activité. C'est un bienfait et peut-être que ça créera des groupes de parole.

*

Le sang contaminé

Toujours avec Mitterrand et le ministre Fabius. Voilà, le gouvernement allait chercher le sang dans les prisons alors qu'il y avait par ailleurs une loi qui envoyait les consommateurs en prison. Ils ont donné leur sang contre un sandwich et un jus, et ceux qui étaient séropositifs donnaient leur sang et à l'extérieur, on a donné leur sang à ceux qui n'avaient rien demandé et qui ont attrapé le sida. Cet événement a fait beaucoup de mal, beaucoup de personnes ni toxico ni rien, ont attrapé le virus du sida. Des gens sont morts de cette maladie

alors qu'ils n'avaient rien demandé. Fabius devait être condamné et n'a rien eu, malgré les morts suite au sang contaminé.

J'appelle ça la mémoire de l'oubli. On traite les personnes qui avaient le virus du sida - que ce soient les drogués ou bien ceux qui n'avaient rien demandé et qui ont été contaminés par la transfusion - comme des personnes qu'on ne doit ni toucher ni aimer. Ils étaient mis de côté. Bien plus tard, ils ont fait des salles de shoot avec l'hygiène et tout ça. Mais ça a vraiment été bien trop tard. Il y avait déjà eu beaucoup de morts.

Une chose que je ne comprends pas c'est cette loi. Quand on nous disait la devise dans les écoles, « Liberté, égalité, fraternité », c'est tout jeune qu'on a appris la liberté. La fondation d'une paix et de la démocratie et surtout la France. Où est la liberté ? À la place de la liberté on aurait pu dire autorité. Puisqu'en 1980, on aurait dû donner la liberté d'acheter une seringue à la pharmacie. Et pour le sang contaminé ? On aurait pu faire des vérifications, on n'est pas dans un pays du tiers-monde. On aurait pu éviter, je ne comprends

pas et ça reste encore dans ma mémoire, comme les enfants qui ont grandi avec le virus acquis par transfusion. Bref, quand vous voyez Fabius encore dans le Conseil Constitutionnel, avec tous les morts sur sa conscience. Enfants et adultes. La plupart sont morts et les autres vivent avec. Il ne faut pas avoir de conscience pour rester dans le Conseil Constitutionnel ? On dit qu'il fait partie des Sages. Avec son sourire narquois.

*

Le traité de Versailles

L'humiliation d'un peuple qui a mis Hitler en force et qui est passé chancelier. On disait qu'humilier un peuple et l'appauvrir, c'est donner des voix à l'extrême. Je pense que l'erreur s'est poursuivie et qu'on n'en tire pas de leçon. L'humiliation des peuples en 2023, avec la guerre Russie-Ukraine, seul Macron en a pris

conscience, il a dit de ne pas humilier Poutine et son peuple. Que ça partirait, sinon sur une 3e guerre mondiale. Et ça, ça donnerait raison à l'extrême. Alors revenons au traité de Versailles. Ce traité de l'histoire qui a donné raison à l'extrême, je pense. Je vois les reportages et je pense à la Russie qui menace les pays d'Occident d'une troisième guerre mondiale, avec ses armes nucléaires.

Voilà, je pense que si on n'avait pas humilié le peuple et appauvrit le peuple, peut-être qu'Hitler n'aurait pas été chancelier et peut-être qu'il n'y aurait pas eu de 2nde guerre mondiale. Alors je pense que pour éviter une 3e guerre mondiale, évitons l'humiliation d'un peuple et sa pauvreté qui pourrait donner raison à Poutine. Il ne faut pas recommencer les erreurs et lui donner raison.

*

L'inflation ou l'ordre capitaliste des grandes enseignes, la propagande et la liberté dictée en 2023.

Ce qui me choque le plus, c'est la propagande des grandes enseignes qu'on voit à la télé 24h sur 24. Aux infos, BFM, CNews, TF1. France - toutes les chaînes d'info - on nous parle d'inflation. Et que les grandes enseignes vont nous aider à acheter moins cher en choisissant nos produits. Choisisant ce qu'ils nous ont dicté, en choisissant les produits sur lesquels ils veulent eux-mêmes baisser leurs profits. En réalité, les profits qu'ils veulent faire c'est sur les produits qui sont les moins vendus, ils veulent aussi acheter aux agriculteurs encore et encore moins cher. Les grandes enseignes comme Leclerc, Carrefour, etc., font pression sur les agriculteurs pour qu'ils baissent leurs tarifs, pour nous les vendre plus chers en faisant plus de profits et appauvrir les consommateurs

en même temps que les agriculteurs. En les mettant à genoux, ils font croire qu'ils luttent pour notre bien contre l'inflation. D'après les infos, il faudrait choisir leurs produits, ceux de la marque Carrefour, Leclerc et cie. Et voilà, encore de la publicité gratuite grâce aux chaînes d'info, tout dans leur intérêt, pas dans le nôtre, la crise envahit les plus pauvres. Elle nous pousse de plus en plus à la consommation qu'ils choisissent et nous dictent. Et après la crise, les prix vont rester comme ils sont, les riches de Macron vont être plus riches et les pauvres encore plus pauvres et les agriculteurs quand on les aura pressés comme des citrons, ils seront sans jus. Et les capitalistes nous disent qu'ils vont sauver la planète en faisant consommer toujours plus alors qu'ils sont les plus pollueurs. Ils nous poussent à consommer plus, avec leur promotion, faites des affaires, les caddies anti-inflation, avec des produits qu'ils ont choisis pour nous pousser à les acheter et nous enlever notre liberté de penser. D'autres pensent pour nous en tous les temps. Voilà le capitaliste qui défend la planète, qui dicte ce

dont on a besoin en abondance, et les infos leur font de la pub gratuite. Gagnant-gagnant pour les grandes enseignes. En revanche, BFM et CNews critiquent le peuple qui manifeste contre l'inflation. Et la réforme des retraites qui appauvrit le peuple. Et de l'autre côté, l'inflation, les grandes enseignes, une société de consommation qui nous augmente les prix sur des produits, voilà. Voilà la dictature douce qui vous rend heureux de consommer plus sans excès.

On doit revenir aux sources, ne pas trop consommer. Seulement les produits qui sont une première nécessité. Ne pas tomber dans le piège des promotions, des soldes, des ouvertures exceptionnelles le dimanche pour nous vendre encore et consommer. Il ne faut pas tomber dans le piège. Si on consomme moins, ils baisseront les prix. Et il faut arrêter de prendre comme bouc-émissaire la guerre de l'Ukraine pour s'enrichir encore plus. Voilà ce qui m'a marqué et choqué, depuis des mois, la liberté dictée par les plus riches, par les capitalistes. Ils nous méprisent.

Le

printemps

berbère

Voilà maintenant trente-deux ans sont passés, c'est fou comme les gens, ou plutôt le monde ne parle plus. Oubliés tout à coup, les événements du 12 avril 1991. Je ressens toujours cette haine envers mon propre pays, oui j'ai bien dit la haine envers la patrie. Nous y voilà, après quelques heures à regarder mon crayon et mon petit carnet de notes, qui m'attend pour m'exprimer, ou plutôt pour me soulager. Donc, comme j'ai bien dit un matin du 12 avril 1995, dans les montagnes d'Algérie, les rayons du soleil trouvent un chemin à travers

les montagnes pour dominer le village. C'était calme, un vrai coin de paradis. Malgré le manque de moyens dans le village, c'était le bonheur. Boom ! Vers 10 h on entend des tirs qui viennent d'un peu partout. Les gens qui crient à l'aide, c'est comme un cauchemar où tu cries mais ta voix ne sort pas. Oui voilà, vous avez compris, j'en étais sûr. Tac Tac - mon père vient de rentrer. Mon père est quelqu'un de généreux, le pauvre il me dit toujours : mon fils, la pauvreté ce n'est pas un manque d'argent mais le manque de générosité. Vraiment il était prêt à donner sa dernière chemise au premier venu. Entre ! Entre ! Maman lui crie dessus mais personne ne comprend rien.

Rassemble les affaires, on doit fuir. Y a des terroristes qui tuent tout le monde sur le chemin. Une fois quittée la maison, on découvre sur un cimetière en plein village, du sang partout, des cadavres dans tous les coins. J'étais un môme, j'ai toujours cru qu'à part mon village, il n'y avait personne d'autre dans le monde. Innocent. Exactement oui, exactement le mot qu'il faut.

À 40 km de chez moi, mon père nous fait entrer dans une maison d'un vieil ami à lui, un coin isolé du monde. La première chose que mon père a fait, c'est d'allumer la télé pour voir les informations.

Tac ! la télé allumée, voilà que ce grand

requin blanc qui nage au fond des eaux, qui se nourrit de plancton, c'est la seule information qu'on a eue. Six ans après, j'ai eu cette chance d'aller à l'école, de mieux comprendre ce qui s'est vraiment passé ce jour-là. C'était eux, oui, notre propre État, ils ont voté FIS (Front Islamique du Salut) pour gouverner tout le pays. J'ai réalisé encore une chose : que ce jour-là 20 000 personnes sont mortes pour rien. Parmi eux : Des jeunes filles. Des écrivains. Des professeurs. Des chercheurs. Tous ont disparus. Jusqu'à nos jours.

Une fois l'apocalypse calmée, vers 95, le peuple algérien en a eu vraiment marre.

Les Romains, les Turcs, les Byzantins. Un jour, ils ont annoncé un nouveau Président. Il vient de débarquer sans vote, sans élection. La nouvelle loi est simple : appliquer la charia, la religion islamique, dans tout le pays. On exécute tout le monde : écrivains, poètes, médecins. Les Kabyles, bien sûr. Le Président utilise la même méthode que les Français ont utilisé autrefois. Diviser pour mieux régner. Heureusement, le Roi Jugurtha a laissé derrière lui un peuple qui ne s'agenouille que pour Dieu. Donc, comme vous pouvez imaginer, il a pu tenir longtemps, ce peuple. On a vu un peuple qui n'attend pas de mourir dans la solitude ou de vieillir dans

son lit, comme disait Matoub Lounès :
« Si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs, alors parle et meurs. » Le temps règle les choses, vous croyez ça ? Moi, non. Les années 2000 enfin arrivent. Les mamans pleurent toujours leurs enfants. Eux, ils ont ramené un autre président : Bouteflika. Alors là, lui, il a bien planté le couteau. Son arrivée a fait la une des journaux :

« Discours du nouveau président demain à 13h ». Le lendemain, on ne parle que de ça au marché du village et dans les établissements scolaires. À 13h, le discours commence enfin, chacun écoute en souhaitant des jours meilleurs. Peut-être que c'est lui qui va être notre justicier.

« Hm Hm, Algériens, Algériennes, je fais ce discours dans un seul but : adresser à nos Frères musulmans... » Hé quoi ? Un silence qui règne jusqu'aux frontières tunisiennes. Il continue pour leur dire de rendre les armes et qu'en retour, ils auront des appartements en plein cœur de la capitale, une voiture et une prime. Oui, c'est ça, la condamnation des gens qui ont tué nos frères.

Séisme

à Haïti

10/01/2010

Je n'y étais pas mais je me rappelle le 10 janvier 2010, j'étais dehors, je jouais avec mes voisins quand ma grande sœur m'appelle et me dit de rentrer vite, maman pleure au téléphone. Il y a eu un tremblement de terre en Haïti, son pays d'origine. Ce tremblement de terre a vraiment touché le pays, en faisant plusieurs morts et blessés. Ma mère pleure car l'un de ses frères manque à l'appel. Il n'avait pas eu le temps de sortir de la maison. Le tremblement de terre a continué et a saccagé le pays. Le frère de ma mère sera sauvé trois jours après. C'était vraiment terrible ce qu'il se passait.

Quand je regarde les images des jours qui suivent le tremblement de terre, c'est terrible ce qu'il se passe. Les habitants regardent leurs maisons détruites et pensent à tout ce qu'ils ont perdu. Toute la population vit dans des tentes, le manque de nourriture se fait sentir, les habitants se mettent à se battre entre eux pour manger, des personnes se font kidnapper contre des rançons, des jeunes filles sont violées, ça devient invivable. Tout le monde cherche à fuir le pays par tous les moyens. Treize ans après, Haïti est toujours dans la même situation. À ce moment-là, je vivais en Guyane. J'ai appris les nouvelles par ma mère et par les informations. Je jouais à l'époque à la Nintendo DS et à la PSP quand je ne pouvais pas sortir. Le fait d'être chez moi me permettait d'avoir des informations sur la situation en Haïti.

SIDA

Le maire
de Valea
Stanciului

SIDA

Je me rappelle en 2015, je ne me souviens pas bien quel jour. J'étais dans ma maison, j'allume la télévision et je vois les journaux. Je vois un gars qui s'appelle Secu. Il habite à 20 km de chez moi. Je vois qu'il a une maladie qui s'appelle SIDA. Depuis tout petit, il avait cette maladie, il savait qu'il était malade, mais il ne l'a dit à personne. Vers 28 ans ou 30 ans, dès qu'il s'est senti mal, il est allé à l'hôpital. Il sentait qu'il n'allait pas vivre longtemps, il a pris son portable, il a fait un live sur Facebook. Il dit qu'il n'est pas le seul à avoir cette maladie. Car à cause de lui, beaucoup de monde va souffrir. Il explique qu'il a pris la décision de transmettre sa maladie. Il dit à tous ses amis que la méthode qu'il a utilisée est la suivante : il s'est piqué dans le doigt et a mis du sang contaminé dans leurs verres. Après, il a dit que chacun de ses amis devait souffrir comme il souffrait. Ses amis, le monde qui vivait autour de lui. Mais le plus de monde concerné habitait dans son village qui

s'appelle Segarcea. Ils ont tous paniqué. Moi-même j'ai paniqué car il avait fréquenté des filles proches de moi. Toutes les filles que je connais sont allées faire un test de dépistage. En réalité, une seule personne avait été contaminée. C'était sa copine. Lui, il est décédé. Tout le monde s'est calmé après. Mais l'inquiétude a tout de même duré 2 ou 3 ans.

Le maire de Valea Stanciului. Jud-D J

En 2015, je me rappelle très bien qu'il s'agissait des élections municipales. Le candidat était le père de l'Église, qui s'appelle Ovidiu Gangioveanu. L'ancien maire s'appelait Alexandre Vladimir. Comme tout le monde savait que OG était très gentil et qu'il était généreux, on a choisi ce nouveau maire. Après, est arrivé le jour de l'élection. On était sûr que OG gagnerait. On a vu le résultat et tout le monde a lancé des œufs sur l'ancien maire qui l'avait bien mérité parce qu'il était nul. La police a commencé à nous tomber dessus, puis on s'est calmé parce qu'on était contents du résultat de l'élection. On a alors sorti un slogan : « Cafti en prison, Ovidu à la mairie ! » Ovidu a effectivement été un très bon maire. Il a rénové et construit des écoles, des églises, etc. Et aussi des routes.

Une
histoire
du
Président
Ben Ali

L'année 1998 en Tunisie, on a eu un président, Ben Ali, jusqu'à 2000.

Au début, il était très bien dans ses responsabilités, comme la prise en charge des travaux publics, des écoles, etc. Mais ensuite, le pays a commencé à subir un début de crise. Il y avait de la corruption et du favoritisme qui profitaient à la famille du président. Par exemple : rouler avec des voitures étrangères volées. Intimidation du peuple. Mais après la fin de 2010, un professeur sans emploi a commencé à vouloir vendre des légumes et des fruits au marché pour gagner un peu d'argent. La police est arrivée pour l'empêcher de travailler. L'enseignant, désespéré, s'est immolé par le feu, sur la

place. Alors, il y a eu une grande révolte et les militaires ont tiré sur les citoyens tunisiens, mais les capitaines militaires ont refusé. Les militaires qui ont dit non ont été expulsés. J'avais 16 ans. On a vu la police, beaucoup de gaz envoyé sur les gens. La police frappait les gens. Les magasins étaient détruits, pillés par les manifestants. Ma mère m'a appelé et m'a dit « Il faut que tu rentres tout de suite ». Je suis rentré, je suis resté à la maison avec toute la famille pendant un mois. On n'est pas sorti. On sortait seulement de temps en temps pour ramener à manger. C'était l'anarchie dehors. La police violente, les militaires qui nous protégeaient contre la police. Aujourd'hui encore, les militaires

sont les garde-fous de la police. Plus tard, j'ai quitté la Tunisie, j'ai pris un bateau avec 280 personnes jusqu'en Italie, puis en France. J'ai trouvé un travail dans le nettoyage avec la mairie de Pantin.